

08



2022 FEVRIER



**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

*Gérard de Nerval naît à Paris le 22 mai 1808.
En juin, son père, médecin militaire, est affecté à
l'Armée du Rhin à Hanovre puis à Glogau.*

*Sa mère - qui décèdera en 1810 - accompagne son
mari.*

*D'abord mis en nourrice à Loisy, l'enfant à l'âge de
deux ans, est confié à son grand-oncle maternel,
Antoine Boucher à Mortefontaine dans le Valois.*

*En 1814, de retour à Paris, le père reprend son fils
avec lui, mais durant les vacances scolaires le jeune
garçon fera encore plusieurs séjours en Valois. Resté
attaché à cette terre, Nerval y trouvera une source
d'inspiration.*

*« Le dernier feuillet » - c'est le titre du chapitre -
de « Sylvie », la plus charmante, à mon goût, des
nouvelles rassemblées dans « Les filles du feu »,
évoque avec mélancolie et désenchantement cette
région qui lui est chère.*

**Ermenonville ! pays où fleurissait encore l'idylle
antique, - traduite une seconde fois d'après
Gessner ! tu as perdu ta seule étoile, qui
chatoyait pour moi d'un double éclat. Tour à tour
bleue et rose comme l'astre trompeur
d'Aldébaran, c'était Adrienne ou Sylvie, -
c'étaient les deux moitiés d'un seul amour. L'une
était l'idéal sublime, l'autre la douce réalité. Que
me font maintenant tes ombrages et tes lacs, et
même ton désert ? Othys, Montagny, Loisy,
pauvres hameaux voisins, Châalis, - que l'on
restaure, - vous n'avez rien gardé de tout ce
passé ! Quelquefois j'ai besoin de revoir ces
lieux de solitude et de rêverie.**

...

...

J'y relève tristement en moi-même les traces fugitives d'une époque où le naturel était affecté ; je souris parfois en lisant sur le flanc des granits certains vers de Roucher, qui m'avaient paru sublimes, - ou des maximes de bienfaisance au-dessus d'une fontaine ou d'une grotte consacrée à Pan. Les étangs, creusés à grands frais, étalent en vain leur eau morte que le cygne dédaigne.... Pour se rendre à Ermenonville, on ne trouve plus aujourd'hui de route directe. Quelquefois j'y vais par Creil ou Senlis, d'autres fois par Dammartin.

Gérard de Nerval
Les filles du feu – Sylvie

** Gessner : Poète suisse (1730 – 1788), auteur notamment d'idylles qui connurent un grand succès dans toute l'Europe.*

**Jean-Antoine Roucher est né à Montpellier en 1745. Il est principalement l'auteur d'un poème pastoral en douze chants « Les mois ».*

D'abord favorable aux idées nouvelles, admirateur de Voltaire et de Rousseau, il prend ses distances avec les révolutionnaires et publie des articles critiques dénonçant leurs excès. Emprisonné à Ste Pélagie puis à la Conciergerie, accusé de participer à une imaginaire conjuration des prisons, il monte à destination de l'échafaud, dans la même charrette qu'André Chénier. Le 7 thermidor de l'an II.

EDITO

Pour la poésie

Il se trouve que le 19 septembre dernier, à l'occasion de la journée du livre savoyard au château de Clermont en Genevois, j'ai reçu la « Plume de vermeil », récompense attribuée chaque année par la Société des Auteurs Savoyards ; l'occasion pour moi de proposer, dans l'allocution que j'ai prononcée à cette occasion, quelques réflexions sur la poésie :

« ... J'ai d'autant plus de plaisir à recevoir cette « Plume » que je pratique un sport ingrat. On écoute le poète, on le congratule, mais on ne le lit guère. Ce n'est sans doute pas nouveau. Du Bellay parlait déjà d'une « flamme au peuple non commune » et je ne pense pas que beaucoup de poètes, même dans les siècles précédents, aient pu vivre de leur seule production poétique, si ce n'est avec le soutien de protecteurs ou de mécènes. Je peux ajouter qu'à certaines périodes, notamment durant le siècle dernier, la poésie s'est en quelque sorte intellectualisée, devenant hermétique, voire absconse, n'étant plus accessible qu'à des lecteurs initiés.

....

Jamais peut-être pourtant la poésie n'aura été aussi indispensable qu'elle ne l'est dans une société de plus en plus matérialiste, de plus en plus individualiste, où le souci de la beauté et la spiritualité sont devenus des combats nécessaires. La crise sanitaire actuelle n'a fait qu'accentuer cette tendance, limitant trop souvent le champ de la réflexion aux seules préoccupations hygiénistes.

Ce constat pourrait engendrer une forme de pessimisme. Pourtant, certains propos entendus ces temps derniers à la télévision ou lus dans des magazines, propos tenus par des philosophes ou des intellectuels de renom, peuvent ouvrir des perspectives intéressantes pour la poésie. Ils disent que notre monde souffre essentiellement de la perte du sacré et que seul le sacré peut le sauver. Or il me semble qu'à une époque où même les églises l'ont abandonné au profit d'une protéiforme religion des droits de l'homme, c'est dans la poésie – dans une certaine forme de poésie – que le sacré a trouvé refuge. Et même lorsqu'elle n'a pas cette dimension mystique, elle peut encore dire la beauté du monde et faire sa place à l'espérance, malgré une vision désenchantée, de haine, de crimes, de turpitudes de toute sorte, que l'actualité nous inflige, rapportée jour après jour, comme à plaisir, par les médias.

....

Un dernier mot : Je ne sais pas si la poésie sauvera le monde, mais je sais qu'elle peut aider à vivre ceux qui savent la courtiser. »

LES PAGES CLASSIQUES

Plus me me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux
Joachim Du Bellay



Antiquité

« Tiens parole, Circé : ne m'as-tu pas promis que tu me remettrais à mon foyer ; déjà tout mon désir y vole, et celui de mes gens. »

Homère L'odyssée chant X

Lorsque, après dix ans d'errance en Méditerranée et de multiples épreuves, Ulysse retrouve le rivage de son île d'Ithaque, il ne reconnaît pas la terre natale.

Pendant qu'en Phéacie, entourant son autel, doges et conseillers adressaient leur prière à leur roi Poséidon, Ulysse s'éveillait de son premier sommeil sur la terre natale, mais sans la reconnaître après sa longue absence....

Aussi devant les yeux du maître, tout n'était que sites étrangers, les mouillages, les ports, les rocs inaccessibles, les sentes en lacets et les arbres touffus.

Ce n'est que lorsqu'Athéna a dispersé la nuée que le héros reconnaît son île.

« ...Mais regarde avec moi le sol de ton Ithaque : tu me croiras peut-être... la rade de Phorkys, le Vieillard de la mer, la voici ! et voici l'olivier qui s'éploie à l'entrée de la rade : près de lui, cette obscure et charmante caverne, c'est la grotte des Nymphes qu'on appelle Naïades ! Voici l'ancre voûté, voici la grande salle où tu vins tant de fois, offrir une parfaite hécatombe aux Naïades ! et voici revêtu de ses bois le Nérîte ! »

A ces mots, Athéna dispersa la nuée : le pays apparut ; quelle joie ressentit le héros d'endurance ! il connut le bonheur, cet Ulysse divin. Sa terre ! Il en baisait la glèbe nourricière, puis, les mains vers le ciel, il invoquait les nymphes :

« O vous, filles de Zeus, ô Nymphes, ô Naïades, que j'ai cru ne jamais revoir, je vous salue ! Acceptez aujourd'hui mes plus tendres prières. »

Homère L'odyssée Chant XIII traduction de Victor Bérard

Moyen Age

En regardant vers le país de France,
Un jour m'avint, a Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que souloyë audit pays trouver.
Si commençay de cueur à souspirer,
Combien certes que grant bien me faisait
De voir France que mon coeur amer doit.

Je m'avisay que c'estait non savance
De telz sospirs dedens mon cueur garder,
Vu que je voy que la voye commence
De bonne paix qui tous biens peut donner.
Pource tournay en confort mon penser.
Mais non pourtant mon cueur ne se lassait
De voir France que mon coeur amer doit.

Alors chargeay en la nef d'Esperance
Tous mes souhaitz en leur priant d'aller
Oultre la mer sans faire demourance
Et à France de me recommander.
Or nous doit Dieu bonne paix sans tarder !
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De voir Fance que mon coeur amer doit.

L'envoy

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer.
Je hé Guerre, point ne la doy prisier :
Destourbé m'a long temps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cœur amer doit.

Charles d'Orléans Balade LXXV

Fait prisonnier à Azincourt (1415), Charles d'Orléans passe 25 ans en captivité en Angleterre. (voir Myrtho 4)

Rem. La traduction que je trouve dans l'édition « Poésie/ Gallimard » ne me satisfait pas ; elle est parfois éloignée du texte original et perd tout charme poétique. Je préfère donc vous livrer le texte original.

XVIII ème siècle

Les regrets

Pourquoi ne me rendez-vous pas
Les doux instants de ma jeunesse ?
Dieux puissants ! ramenez la course enchanteresse
De ce temps qui s'enfuit dans la nuit du trépas !
Mais quelle ambition frivole !
Ah ! Dieux ! si mes désirs pouvaient être entendus
Rendez-moi donc aussi le plaisir qui s'envole
Et les amis que j'ai perdus !
Campagne d'Arpajon ! solitude riante
Où l'Orge fait couler son onde transparente !
Les vers que ma main a gravés
Sur tes saules chéris ne sont-ils plus encore ?
Le temps les a-t-il enlevés
Comme les jeux de mon aurore ?
O désert ! confident des plus tendres amours !
Depuis que j'ai quitté ta retraite fleurie,
Que d'orages cruels ont tourmenté mes jours !

Ton ruisseau dont le bruit flattait ma rêverie,
Plus fidèle que moi, sur la même prairie,
Suit constamment le même cours :
Ton bosquet porte encore une cime touffue
Et depuis dix printemps ma couronne a vieilli,
Et dans les régions de l'éternel oubli
Ma jeune amante est descendue.

Quand irai-je revoir ce fortuné vallon
Qu'elle embellissait de ses charmes ?
Quand pourrai-je sur le gazon
Répandre mes dernières larmes ?
D'une tremblante main, j'écrirai dans ces lieux :
« C'est ici que je fus heureux »

...

Nicolas Germain Léonard (1744 – 1793)

Né à la Guadeloupe en 1744, Léonard vient tôt en France. En 1766, à l'imitation de Gessner (voir ci-dessus: Nerval), il publie des « Idylles morales ».

En 1772 il donne « La nouvelle Clémentine ou les lettres d'Henriette de Berville », roman autobiographique : la jeune fille qu'il aimait est enfermée dans un couvent où elle meurt de chagrin. C'est à elle sans doute qu'il fait allusion dans le poème « les regrets » tiré des « idylles et poésies champêtres » parues en 1775.

De 1773 à 1783, Léonard a été attaché à la légation de France auprès du prince-évêque de Liège.

Pour raison de santé, il rejoint son île natale en 1784 mais fera plusieurs séjours en France . «Il semblait, en vérité, que la patrie fût pour lui la Guadeloupe quand il était en France et la France quand il était en Guadeloupe . » (Sainte-Beuve)

Retour en France, il s'installe à Romainville en 1793 et s'apprêtait à rejoindre la Guadeloupe, lorsqu'il tombe malade avant d'embarquer et décède à l'hôpital de Nantes le 26 janvier 1794.

En 1770, dans un recueil intitulé « Poésie », Léonard aurait écrit : « Un seul être me manque et tout est dépeuplé ». Il a en tout cas placé ce vers en exergue de « la nouvelle Clémentine ». Ça vous titille l'esprit ? Un siècle plus tard, Lamartine, en ne modifiant qu'un modeste pronom personnel, offrira ce vers à la postérité : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ».

XIX ème siècle

*Bien souvent je revois sous mes paupières closes,
La nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,
Les murs tout embaumés par la fleur du tilleul,
Ce vieux pont de granit bâti par mon aïeul,
Nos fontaines, les champs, les bois, les chères tombes,
Le ciel de mon enfance où volent des colombes,
Les larges tapis d'herbe où l'on m'a promené
Tout petit, la maison riante où je suis né
Et les chemins touffus, creusés comme des gorges,
Qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges
A qui mes souvenirs les plus doux sont liés
Et son sorbier, son haut salon de peupliers,
Sa source au flot si froid par la mousse embellie
Où je m'en allais boire avec ma sœur Zélie.
Je les revois ; je vois les bons vieux vigneron
Et les abeilles d'or qui volaient sur nos fronts,
Le verger plein d'oiseaux, de chansons, de murmures,
Les pêchers de la vigne avec leurs pêches mûres,
Et j'entends près de nous monter sur le coteau
Les joyeux aboiements de mon chien Calisto !*

*Théodore de Banville (1823 – 1891)
Les Cariatides*

Milly ou la terre natale

*Lamartine n'est pas né à Milly, mais c'est à cette demeure bourgeoise construite au centre d'un vaste domaine vinicole où il ne vient qu'à l'âge de 4 ans que va toute sa tendresse. Dans les « Harmonies poétiques et religieuses » (1830) il lui consacre une longue méditation : « Milly ou la terre natale » (334 alexandrins)
Ci-dessous le début et la fin du poème.*

***Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.***

***Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,***

***Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,***

***Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?***

.....

***Et quand, du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En rouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne ;
Et rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de
charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura pas de larmes***

Alphonse de Lamartine

Le vieux Léman

O vieux Léman toujours le même
Bleu miroir du bleu firmament
Plus on te voit et plus on t'aime
O vieux Léman !

J'ai parcouru d'autres rivages
Vu d'autres flots et d'autres cieux
Des lacs plus gais et plus sauvages
Et l'océan prodigieux ;

Je n'ai rien vu qui te ressemble
Rien qui soit beau de ta beauté
Qui mêle ainsi, qui fonde ensemble
La douceur et la majesté.

A l'étranger, quand la tristesse
Jette sur nous son voile noir,
On donnerait gloire et fortune
Tout ce qu'on a pour te revoir,
Pour voir surgir la silhouette
De la Dent d'Oche ou de Jaman,
Pour voir plonger une mouette
Dans une vague du Léman.

En vain se hâtent les années
Sur nos pas semant les débris,
Espoirs déçus, roses fanées,
Désirs éteints, boutons flétris,
Le désir grandit avec l'âge,
Le retour seul peut en guérir ;
Quand on est né sur ton rivage
Sur ton rivage on veut mourir.

O vieux Léman, toujours le même
Bleu miroir du bleu firmament,
Plus on grisonne et plus on t'aime,
O vieux Léman !

Eugène Rambert

Autre poème d'Eugène Rambert

Le soleil du Léman (les quatre premières strophes)

**O lac ! tu l'as bien dit. Les heures sont rapides.
Tout passe : le moment, le jour et la saison...
En vain le ciel est pur, en vain les flots limpides ;
Le soleil, ton amant, s'incline à l'horizon.**

**Glissant d'un vol furtif sur la vague aplanie,
Ses rayons empourprés vont embellir Montreux,
Et ces bords enchantés, sacrés par le génie,
Et ce nid de Clarens qu'habite un peuple heureux.**

**Vous ne l'arrêtez point, doux et chers paysages ;
Il est le voyageur ; il marche ; il suit sa loi
Qu'importent vos bosquets ? Qu'importent vos
rivages ?...
Par delà l'horizon disparaît l'astre-roi.**

**Mais il ne s'en va pas sans saluer encore
Les monts échelonnés aux limites des cieux.
De la pourpre du soir la neige se colore ;
Aux Alpes du Léman l'astre fait ses adieux.**

Né en 1830 à Clarens, près de Montreux, Eugène Rambert se tourne vers les lettres.

A vingt-quatre ans, il enseigne la littérature française à l'Académie de Lausanne puis pendant vingt ans il est professeur à l'Ecole Polytechnique de Zurich avant de retrouver la chaire de ses débuts.

Poète, mais aussi essayiste, il est célèbre pour ses récits et croquis des Alpes Suisses parus en cinq volumes de 1878 à 1881 .

Alpiniste fervent , membre fondateur du Club Alpin suisse, il est passionné de faune et de flore ; on lui doit, en plusieurs volumes, « Les oiseaux de la nature. »

Il meurt à Lausanne en 1881.

Le poème « Le vieux Léman » a été mis en musique par l'abbé Joseph Bovet (1879 – 1951) ; plusieurs chorales chablaisiennes l'ont ou l'ont eu à leur répertoire.

XX ème siècle

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance
Qui demeures aux prés où tu coules tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux ;
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe verte pousse,

O Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Un silence

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, - à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délassant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
O Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
O toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
O toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais

Un silence

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?
Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime.

René Char est né à l'Isle sur la Sorgue le 14 juin 1907 . Il a consacré à la rivière qui traverse son pays natal l'un de ses poèmes les plus connus : « la Sorgue , chanson pour Yvonne», paru dans « La fontaine narrative » (in « Seuls demeurent »).

« Le texte consiste en une suite de onze apostrophes ou interpellations qui nous éclairent d'emblée sur la nature du lien qui s'était très tôt établi entre le poète et la rivière. » (Xavier Ravier)

Extraits

***Rivière trop tôt partie, d'une traite, sans compagnon ;
Donne aux enfants de ce pays le visage de ta passion.***

***Rivière où l'éclair finit et où commence ma maison
Qui roule aux marches d'oubli la rocaille de ma raison***

Rivière, en toi terre est frisson, soleil anxiété.

...

***Rivière au cœur jamais détruit dans ce monde fou de
prison
Garde-nous violent et ami des abeilles de l'horizon.***

Le titre du texte « Les premiers instants » (« La fontaine narrative ») se justifie à double titre. Ce sont les premiers instants de la Sorgue qui prend sa source à la Fontaine de Vaucluse, résurgence d'une rivière souterraine jaillie violemment d'un amphithéâtre de falaises abruptes ; c'est aussi là que naît le futur poète : la rivière est à la source de son imagination poétique ; elle irriguera toute son œuvre.

***Nous regardions couler devant nous l'eau
grandissante. Elle effaçait d'un coup la montagne, se
chassant de ses flancs maternels. Ce n'était pas un
torrent qui s'offrait à un destin mais une bête ineffable
dont nous devenions la parole et la substance. Elle
nous tenait amoureux sur l'arc tout puissant de notre
imagination. Quelle intervention eût pu nous
contraindre ?***

Au far-west du monde européen
je te salue ma vigie hauturière
amer de mes lofs
aber de ma paix
varech de mes peines
salut !

Dans la féria de l'été
je te célèbre
ô tumulte du monde
ô roc, ô lame, ô raz.
Je te chante mon pays
dans la miséricorde des rias

Te nommant, Armorique
je nomme le cap des hautes terres
te nommant, Armorique
je nomme le risque et la dérade
et le chemin des courlis
et l'espérance de Java
et de Bali.

Te nommant, je nomme tout songe
et les Missouris bleus
et les Mékonges laqués.

Te nommant je dis les îles
et le vent et les joies déhalées.

Ah me voici comme un malamock blessé.

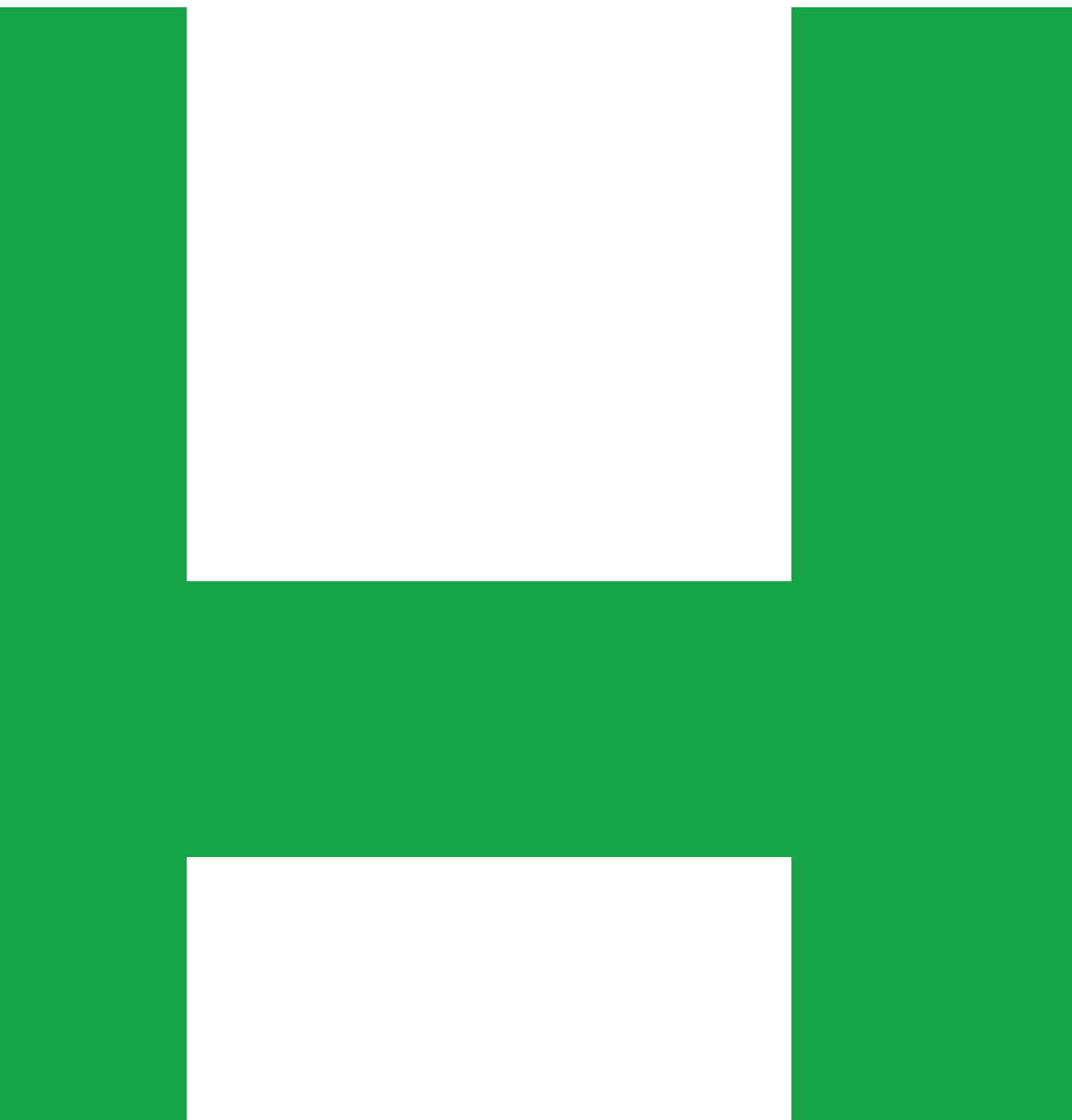
J'ai des amitiés en fœtus plein la soute
j'ai des dorades mortes sur le pont
et la peau des Judas à la poupe.

Et je reviens à toi avec ma solitude à mon mât
Je me tiendrai sous ton amure le cap sur l'évangile
de la houle.

Mon Dieu, des Celtes tant perdus
et sans amure ayez pitié

Ah quand je mourrai
enterrez-moi à Ouessant
avec mes épagneuls et mes goélands
Ah quand je mourrai
mettez-moi en ce jardin de gravier

MES POETES DE COEUR



« Je te chante mon pays dans la miséricorde des rias. »

A l'origine de la poésie de Xavier Grall, l'amour de sa Bretagne natale, un amour entier, passionné et torturé ; torturé car la Bretagne qu'il aime, c'est la Bretagne ancienne, une Bretagne d'épopée, libre , aventurière, conquérante. Mais cette Bretagne n'existe plus et Grall dit son désarroi.

**Intègre tu le fus
soulevant dans tes landes
la lyre des bardes et des aèdes
octroyant aux ducs et aux rois
l'empire des lys
le lin des manoirs
et la force des caps.
ô pays de romances
ô gerfaut de mes rêves
je veux célébrer l'essor et le rythme
de ton poème féal et féodal ;
Mes contemporains vois-tu ne sont plus bons à rien
ils ne savent plus ce que veut dire le mot épopée
mes contemporains vois-tu ne sont plus bons à rien
ils ne savent plus ce que veut dire le mot Feroë.
Et c'est pourquoi je suis parti...
...
Cet aujourd'hui ne sait plus rêver
cet aujourd'hui ne sait plus ce que veut dire le mot île
et le mot Feroë.
Mon îlienne, en ce siècle mathématique
technique
atomique
chimique
dis-leur le poème de la mer
le prodige du matin
et le miracle du vent.
Et dis-leur la jubilation des capitaines
qui s'en venaient de Madère
dans l'assomption d'une misaine.**

« Et c'est pourquoi je suis parti ».

Après une enfance et une adolescence bretonnes, en 1950, à 20 ans, Xavier Grall quitte la Bretagne.

Paris : études de droit tronquées ; centre de formation des journalistes ; service militaire au Maroc, puis rappelé en Algérie ;

carrière de journaliste, essentiellement à « La vie catholique illustrée » : reportages au Sahara, en Hollande, au Maroc. Durant toutes ces années, il reste éloigné de la Bretagne.

Ce n'est qu'en 1973 qu'il revient au pays natal, d'abord chez sa mère à Landivisiau, puis près de Pont-Aven à Botzulan.

« Partir pour revenir à toi / voguer pour retrouver tes abers / te haïr pour féroce ment t'aimer »

Allez dire à la ville

**... Allez dire à la ville
que je ne reviendrai pas
dans mes racines je demeure
Allez dire à la ville
qu'à Raguénuès et Kersidan
la mer conteste la rive
que les chardons accrochent la chair des enfants
que l'auroch bleu des marées
défonce le front des brandes**

**Allez dire à la ville
que c'est ici que je perdue
roulé au temps anciens
des misaines et des haubans
Allez dire à la ville
que je ne reviendrai pas...**

**O pays du sel et du lait
Allez dire à la ville
que c'en est fini je ne reviendrai pas
Le Verbe s'est fait voile et varech
bruyère et chapelle
rivage des Gaëls
en toi je demeure.
Allez dire à la ville
Je ne reviendrai pas**

dans La sône des pluies et des vents

« Te haïr pour féroce ment t'aimer ».
Aimer, mais d'un amour qui ne se replie pas sur soi ;
au contraire un amour généreux, élargi au reste du monde :

pour Grall, l'amour de la Bretagne est le catalyseur d'une
ouverture au monde entier.

Célébrer par toi la terre fabuleuse
- Beau fruit pour belles dents -
Par toi chanter les hautes mers tranquilles
et les prairies de corail
et la puissance du Horn.
Par toi, passerelle et médiatrice
joindre les Amériques et les corals
et le soleil hellène
et l'atroce Népal .
Par toi, il me faut tout aimer.
Mon Dieu, des Celtes tant altérés
ayez pitié.

Je t'ai quittée, étoile de la mer
pour me gorger du monde entier.
Je me souviens de Rome, la belle fontaine
de Copenhague joueuse d'accordéon
de l'orphéon de Munich nazi
des cyprès de Kairouan ...

...

J'ai vu, ma veuve, ma chrétienne
les palmiers prier comme des muezzins
avec leur poids de fruits et de palmes.
J'ai entendu les lauriers-roses
chanter des cantilènes d'amants
dans l'espace calciné du Tell.
O sanctuaire des oiseaux blancs
et des noyés
écoute la vie sourdre
par tous les pores des grenades et des mangues
O Sud, Sud, Sud bien aimé
je veux te fiancer à Belle-Île
à Groix et à Molène
t'offrir des brassées de genêts
et des reposoirs de laine.

Si l'on évoque la tendresse de Grall pour le monde dans son entier, on se doit de citer son œuvre inachevée : « Genèse », parue en 1982. Trois chants, une litanie lancinante, une longue énumération de tout ce à quoi le poète porte une

La fin du 3ème Chant

**Il y avait Hambourg et Stockholm
Il y avait les bières et les filles blondes
et les brumes et les roselières
Il y avait les ports
les lignes ferroviaires
et les stocks et les docks
Il y avait les grands ports de l'Asie
Il y avait Hong Kong Changai Tokyo
Il y avait le riz le luxe et la misère
Il y avait la misère humaine
Il y avait les ports sud-américains
Il y avait Santiago del Chile
Il y avait Buenos Aires et Valparaiso
Il y avait les odeurs ondines
et le grain des pampas
Il y avait ces villes où je n'irai pas
Il y avait les Mayas et les Métis
Il y avait les cimes éclatantes
et les condors
Il y avait les bassins et les tripots
Il y avait les ports illuminés et les navires en partance
Bilbao
Lourenço Marques
Gênes
Bilbao
Il y avait la rencontre des dialectes et des hémisphères
il y avait la terre entière au bout des amarres**

« Il y avait la douleur humaine ». Si Grall chante la Bretagne et, par elle, la terre entière, il n'oublie pas que c'est une terre d'hommes ; et sa priorité va aux humbles, à ceux que l'on appelle parfois « les petites gens ».

Les Marins

**Les vieux de chez moi ont des îles dans les yeux
Leurs mains crevassées par les chasses marines
Et les veines éclatées de leurs pupilles bleues
Portent les songes des frêles brigantines**

...

**Les vieux de chez moi n'attendent rien de la vie
Ils ont jeté les ans, le harpon et la nasse
Mangé la cotriade et siroté l'eau de vie
La mort peut les prendre, noire comme pinasse**

**Les vieux ne bougeront pas sur le banc fatigué
Observant le port, le jardin, l'hortensia
Ils diront simplement aux Jeannie , aux Maria
« Adieu les belles, c'est le branle-bas »**

Et les femmes des marins fermeront leurs volets

Dans La sône des pluies et des tombes

*J'ai plusieurs fois dit ce texte en public ;
chaque fois ma gorge s'est nouée au moment de dire les
trois derniers vers ;
c'est que, me semble-t-il , la puissance de la charge
émotionnelle constitue la caractéristique essentielle de la
poésie de Xavier Grall ;
émotion qui culmine dans sa dernière œuvre , le
magnifique « Solo » écrit à l'automne 80, alors qu'il se sait
perdu, atteint d'un cancer du poumon qui l'emporte le 11
décembre 1981, à l'âge de 51 ans.*

Ci-dessous la fin du texte.

**Accordez-moi l'infinie souvenance
De la splendeur de la terre
Et puis emportez-moi à l'exacte place
Qu'en votre pitié vous réservez
Aux hommes de ma chanteuse race**

...

Seigneur Dieu
A mes frères et amis
Aux femmes que j'ai aimées
A tous ceux que mon cœur a croisés
Avant que d'entrer dans les Ténèbres
Transmettez je vous prie
Mon espérance testamentaire
Nul chant nul solo
Nulle symphonie nul concerto
Qui porte nostalgie d'amour
Et soif et faim de tendresse
Ne sera perdu dans la détresse de la mer
Voilà et puis encore ceci
Par la dernière larme
Par l'ultime halètement
Par le dernier frémissement
Par le moineau qui s'envole
Par le geai sur la branche
Par la dernière chanson
Par la joie dans la grange
Par le vent qui se lève
Par le matin qui vient
Tout simplement je vous rends grâce
D'avoir été dans le bondissement incroyable
De votre création
Un pauvre hère mortel divin
Et misérable
Oui
Tout simplement
Un être humain
Parmi les milliards et les milliards
De vos créatures
A présent que les feuilles et les mains
De douce Nature
Me closent les yeux
Mais Seigneur Dieu
Comme la vie était jolie
En ma Bretagne bleue.

J'ai conscience que ces quelques extraits sont insuffisants pour rendre l'intensité de la poésie de Xavier Grall. Je le regrette.

Si vous ne le connaissez pas, lisez-le. Ses poèmes ont été réédités en 2010 chez Rougerie sous le titre :

« Xavier Grall, œuvre poétique ».

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

Dans le discours prononcé le 10 décembre 1960, lors de la remise du prix Nobel de littérature, Saint John Perse exprime l'idée que la poésie au même titre que la science est un moyen de connaissance (Voir Myrtho 5, août 21) . Mais vous connaissez, presque un siècle plus tôt, le célèbre poème de Rimbaud « le bateau ivre », ce bateau destiné à la navigation fluviale et qui, libéré de ses haleurs, va à la mer pour découvrir un monde inconnu.

**Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !**

**J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant leurs frissons de volets !**

**J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !**

**J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !**

**J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !**

**J'ai vu fermenter les marais énormes, masses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des éboulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !**

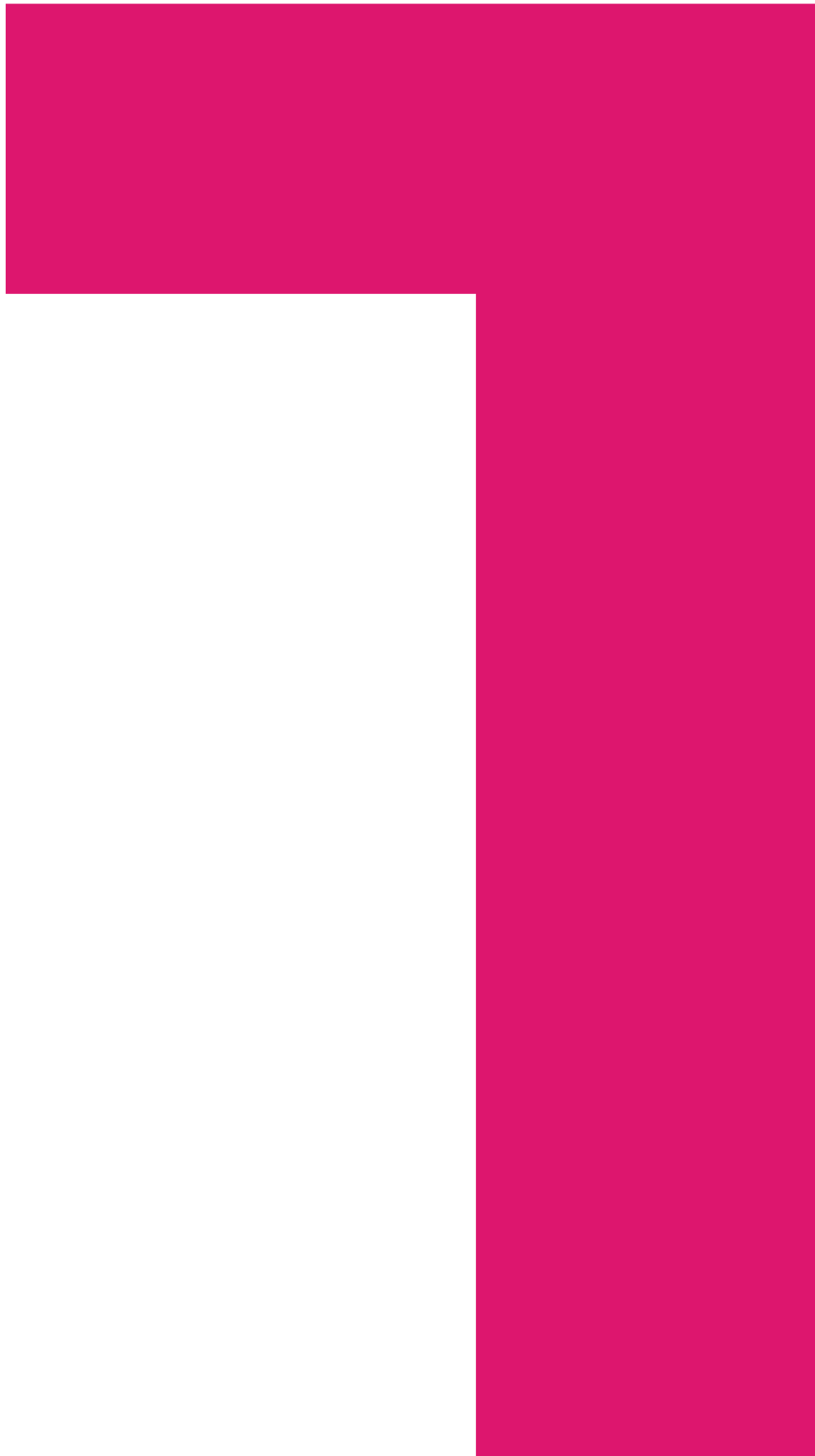
« J'ai vu... » Le « Bateau ivre », écrit à la fin de l'été 1871, est la transposition poétique et imagée de la lettre, datée du 15 mai de la même année, que Rimbaud adresse à son éditeur Paul Demeny . Vous en connaissez l'essentiel :

« Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens... » Ainsi, « ... il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit - et le suprême Savant ! – Car il arrive à l'inconnu ! »

Dans cette lettre se trouve également l'affirmation : « Je est un autre. » Rimbaud a déjà utilisé la même formule dans une lettre également datée de mai 71 et adressée à Georges Izambard, son professeur de rhétorique au collège de Charleville. Derrière le « je » apparent, le poète découvre donc « l'autre » ; derrière le monde apparent, un monde inconnu : « Le cuivre s'éveille clairon » (lettre à Demeny). « Tant pis pour le bois qui se trouve violon ». (lettre à Izambard)

Ces deux lettres qu'on a appelées « les lettres du voyant » et leur transposition poétique « le bateau ivre » ouvrent la voie à toute une lignée de poètes, y compris contemporains, qui interrogent le monde pour essayer, par l'intuition, d'en appréhender les mystères.

PAGES DE MES AMIS POETES



Les mirabelliers

***Un à un
Les mirabelliers éteignent
Leurs blancs abat-jour
Abandonnant sur l'herbe juvénile
La tendresse
De leurs pétales
En une offrande
A cette terre
Source de vie.***

***Alors, dans l'intimité
Des crépuscules
Ils apprêteront leurs fruits,
Longuement gonflés
Par les bruines
Et les rosées,
Longuement mûris
Par les baisers
Du soleil.***

***Et lorsque grisés
Par les bourdonnements
Et l'odeur sucrée
Des abeilles
Ils offriront au cœur
De leur symphonie végétale
Un bouquet criblé d'or,
Les angélus de l'aube
Appelleront les enfants
Dans les vergers
Pour la cueillette
Des mirabelles.***

Irène Génin-Moine

Je suis de cette terre

***Je suis de cette terre
Qui fleure bon
Les blés et les pâtures,
Où les mirabelliers
Gémissent
Quand s'installe l'hiver
Dans leurs bras tourmentés.***

***Je suis de cette terre
Qui bruit et puis crépite
Mêlant la vie aux cris
Et dans son âpre musique
Ressuscite
La fleur après le fruit.***

***Je suis de cette terre
Farouche et rude
Où le courage des aînés
S'élève en croix de bois
Où volent les appels
Quand se taisent
Les voix.***

***Je suis de cette terre
Qui regarde passer les ombres
Et quête sans rien dire
La paix de leur regard
Quand seules
Elles murmurent
Les bribes d'un poème.***

Irène Génin-Moine

Poétesse et conteuse, Irène Génin-Moine demeure à Xeulilly, petit village situé au sud de Nancy en Meurthe et Moselle.

Là-haut

**Que de serments
Et de promesses
Confiés aux vents
De la Colline !**

**Que d'espoirs
Et de prières
Murmurés à la Vierge
Protectrice !**

**Du labeur accompli
Que de sueur
Déposée en silence
Dans la poussière dorée...**

**L'heure est endormie
Et les cloches, muettes
Notre-Dame veille
Si proche, si belle !**

**Les yeux étoilés
D'une infinie tendresse
Les fidèles contemplant
La madone de Sion
Qui leur tend les bras.**

Dans « Là-haut », Irène Génin-Moine évoque la colline de Sion sur la commune de Vaudémont , dans le sud du département.

Haut lieu de culte: les Celtes y vénéraient le dieu de la guerre et Romesta, une déesse gauloise de la fécondité ; Saint Gérard, évêque de Toul de 933 à 994, y impose la dévotion à la Vierge Marie.

Dès 1626, un sanctuaire marial devient lieu de pèlerinage (il a eu lieu l'an dernier le jeudi 9 septembre).La tour de la basilique est couronnée d'une statue monumentale de l'Immaculée Conception (7m de ht).

La colline de Sion est le cadre du roman de Maurice Barrès « La colline inspirée ». Un monument à la mémoire de l'auteur a été inauguré en 1928 sur le sommet de la colline.

Constitué de deux blocs de pierre, l'un couché, « la Fraternité », et l'autre dressé, « la Paix », on a également inauguré en septembre 1973, à quelques pas de la basilique, en présence de 10 000 pèlerins, un Monument de la Paix.

Etoiles de Sion

**Depuis longtemps
Si longtemps échoué
Sur la plaine lorraine
Immobile malgré les vents
Qui hurlent leur détresse,
Le vaisseau du firmament
Cache dans ses soutes
Des millions d'étoiles.**

**Indifférentes
Aux siècles morts,
Elles reposent
Entre les racines,
Humbles trésors
Des herbes folles
Et des mirabelliers,
Fleurs de calcaire
Immortelles
Enfouies à Sion
Pour une floraison
Eternelle.**

Irène Génin-Moine

Selon la légende, une jeune princesse de Vaudémont, revenant , à nuit tombée, du sanctuaire de Notre-Dame de Sion, rencontre en chemin un cavalier dont les intentions ne sont visiblement guère vertueuses.

Elle pique son cheval et se retrouve au bord de la falaise . Alors, se recommandant à la Vierge (« Bonne Vierge de Sion, sauvez-moi ! »), elle s'élance dans le vide.

Miraculeusement, elle est sauvée.

Au même instant, la Vierge prend au ciel une poignée d'étoiles qu'elle jette sur le coquin.

Le cheval se cabre, le cavalier tourne bride.

La légende trouve son origine dans un phénomène géologique. Il y a cent cinquante millions d'années, un océan recouvrait la Lorraine. On trouve donc en grand nombre sur la colline de petits fossiles d'animaux marins, « encrines » ou « crinoïdes », cousins des oursins, qu'on appelle, selon leur forme, « les étoiles de Sion ». Elles portent, paraît-il, bonheur.

Lumière d'hiver

***La colline silencieuse
S'étire nonchalante
Sous les rayons raccourcis
D'un soleil annonciateur
De morte-saison.***

***Les arbres, frileux,
Déjà se resserrent
Et les fossés exhibent
Des ronces échevelées
Où des araignées, à la hâte,
Tissent leurs toiles.***

***Les mains tendues vers la plaine
La vierge d'argent flamboie.
Avec tendresse, elle songe
A son peuple laborieux
Epris de justice
Et de liberté.***

***Il n'y a plus de glaneurs d'étoiles.
Seul, un promeneur encapuchonné
Abandonne son âme
Au souffle de Sion.***

***Il espère en la paix
Au bout de ses pas.***

Irène Génin-Moine

***Nous irons
A pas légers
Presque invisibles
A rebrousse-brise
A cils inclinés,
Nos corps
Offerts aux haleines
De la longue plaine ;***

***Nous irons
nous désaltérer
A la cascatelle limpide
Que le couchant
Embrase
Et que l'aube
Embrume.***

***Nous irons
A l'encontre des souvenirs
Pour capter le présent
En de longues respirations.***

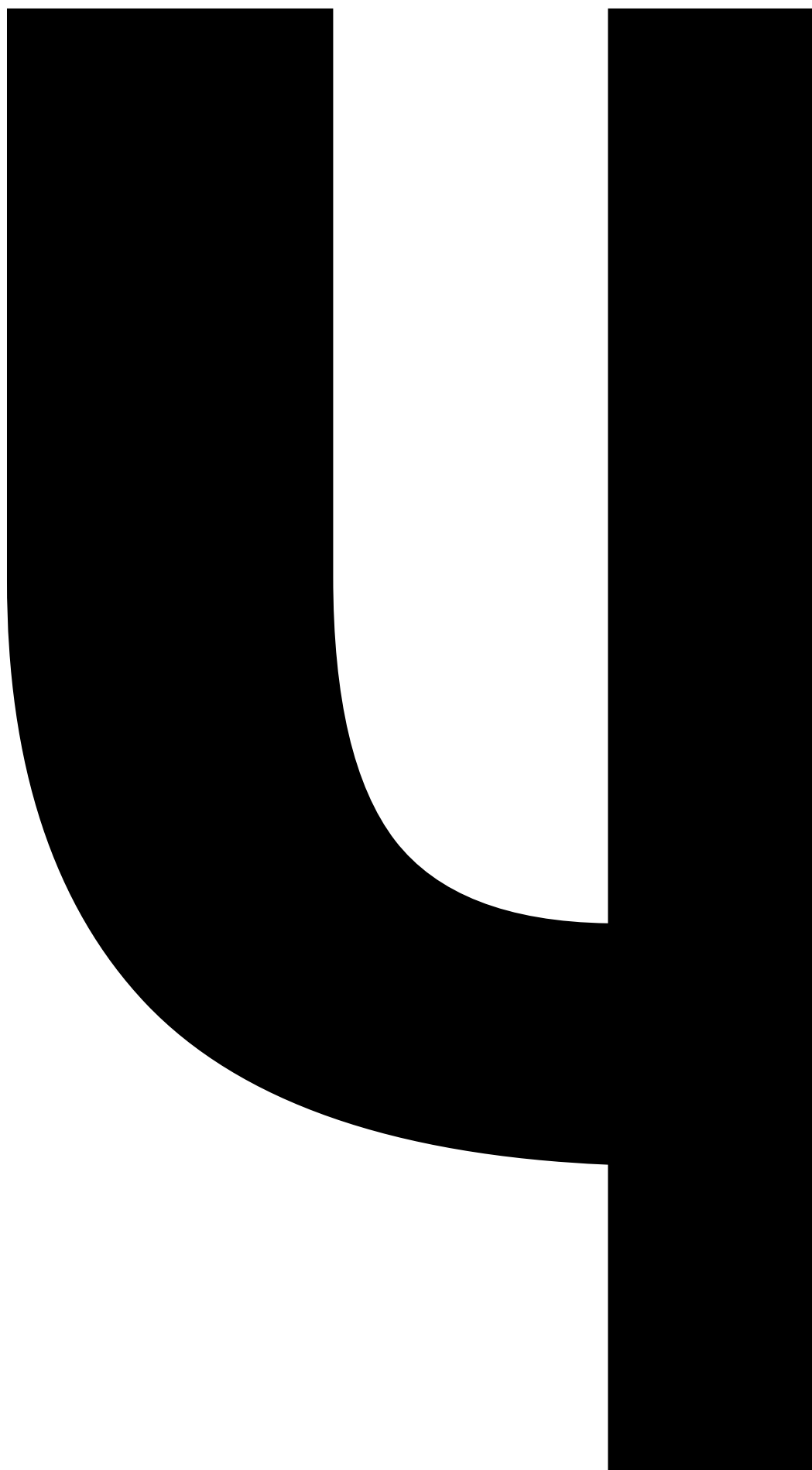
***Nous irons
Tels des émigrants
A la découverte
Des palpitations,
Poètes fous
Larguant titres et majuscules,
Poètes doux et funambules.***

***Nous irons
Enivrés
Guetter l'envol
Des joyeuses graminées.***

***Et quand le soir
Elèvera sa cantate,
Ensemble,
Nous recenserons les étoiles.***

Irène Génin-Moine

MES PAGES



À Xavier Grall

*J'aimerais m'en aller comme meurent les navires
au cimetière marin de Lanvéoc en Finistère*

**Gisent leurs carcasses grises
sur le suaire de la mer
Leurs poumons sont pourris dans les cages
d'acier
et leurs moignons rouillés
se dressent vers le ciel
comme des poings gantés de fer**

*J'aimerais m'en aller comme meurent les calvaires
au carrefour des chemins creux
à Tronoën en Finistère*

**Le sel et les embruns
rongent leurs âmes de granite
et les croix de leurs bras tendus
pleurent sur les fougères
la tendresse des pluies**

*J'aimerais m'en aller comme meurent les pétrels
en leurs enfeus de pierre
aux falaises du cap Sizun en Finistère*

**Ils dorment aux entrailles des parois
Leurs fragiles esquifs sont aux grèves de mer
aux rochers et au noroît**

*J'aimerais m'en aller comme meurt le
chevalier*

Dans son enclos de Guimillau en Finistère

Il vient sur le parvis de la prédelle
avec à ses épaules

son pauvre arroi d'humanité

Il offre sa tête

dans la corbeille de ses mains

humblement il implore le pardon

il demande la merci

*J'aimerais m'en aller comme mourrait un
errant*

au dernier jour de troménie

à Locronan au pays bleu des fins de terre

Au soir il s'adosserait au talus du chemin

Sous sa nuque il aurait

la fleur du coquelicot

un bouquet de marjolaines

et ses yeux quand la nuit le prendrait

Resteraient grand ouverts sur le ciel étoilé

**Je te retrouverai Ulysse
toi l'homme aux mille tours
Nous reconstituerons ton royaume d'Ithaque**

**Je te trouverai
dans les plis de la baie la plus reculée
près d'un feu d'herbes sèches
sur la pierre brûlée
que fréquentent la chèvre
et l'olivier sauvage**

**Tu m'apprendras l'oursin
le rouget les astéries
la jarre d'huile et le caïque
le chant séduisant que chantaient les sirènes
et la ruse des dieux**

C'est une pierre
que je porte à mon cou
pierre de lune
l'astre de nuit
où Mnémosyne a ses palais
Y sont enchâssés
mes souvenirs du temps passé
des jours de naguère
des ciels perdus

Incrustés dans ce talisman
les peupliers jumeaux
sur le chemin d'un Emmaüs rêvé
le sycomore d'un sublime avril
la chambre aux primevères
fermée de saules nains et de cornouillers
le bruissement de la rivière
caressant le feuillage des frênes

Là ces chevaux dans leur alcôve de lumière
la seiglière où courait le vent blanc
la stèle d'un églantier
dans l'enclos délaissé
les hêtres adolescents
s'émouvant d'un nouveau printemps

Là cette maison aux volets bleu-vert
le verger paisible
le jardin fleuri gorgé de soleil
les rosiers pimpants
les hémérocailles
et le tamaris
dont les branches berçaient le vent

Je garde à mon cou ce bijou de lune
L'astre de la nuit
qui garde en mémoire
le bonheur passé



Bernard **M**
graphisme